

La muwāzana : entre mise à l'écart épistémique et relecture critique

Awatif Nsief Jassim AL SAADI
Faculté des Lettres – université Aliraqia
awatif.n.alsaadi@aliraqia.edu.iq



الموازنة بين التهميش المعرفي وإعادة القراءة النقدية

أ.د. عواطف نصيف جاسم السعدي
كلية الآداب – الجامعة العراقية



Abstract

Le terme « la *muwāzana* » (الموازنة) Est derivé de la racine arabe *wazn* (وازن), qui renvoie au champ sémantique de l'équilibre, de la balance et du poids, ce terme fait référence à une pratique de mise en balance appréciative entre deux ou plusieurs textes ou poètes, qui entre dans la composition de la *comparatistique* arabe classique. La structure finale de cette pratique atteint son apogée vers le IIIe et le IVe siècle de l'hégire. Longtemps avant les débats comparatistes modernes, la *muwazana* posait des questions fondamentales sur les qualités esthétiques, l'antériorité poétique (*al-sabq*) et l'originalité des idées ou du style (*al-asāla*). Ce travail étudie comment cette pratique demeure absente des grands débats fondateurs du comparatisme occidental- surtout en 1958 quand le comparatiste américain René Wellek évoquait la crise de la littérature comparée et en 2003 quand la critique littéraire américaine d'origine indienne Gayatri Chakravorty Spivak a réclamé une réforme dans les théories et champs de la littérature comparée. Cette mise en écart pour la *muwazana* n'est pas un produit d'une seule ignorance de la part des théoriciens occidentaux mais d'une négligence des chercheurs arabes, surtout ceux qui ont poursuivi leurs études dans des universités occidentales. Notre étude invite les comparatistes dans le monde entier à proposer une relecture critique pour al *muwazana* en tant qu'approche offrant des éléments susceptibles d'enrichir les études comparées dites universelles.

Mots clés : littérature comparée- critique arabe classique- *Muwazana-comparatistique* arabe- comparatisme américain – dialogue interculturel-

المستخلص

تعتبر الموازنة إحدى الممارسات النقدية التي تقدم مفاضلة تقديرية بين شاعرين أو بين نصيين أدبيين، وهي من أعرق الممارسات النقدية في النقد العربي القديم. تشكلت بين القرن الثالث والرابع الهجري. وقد سبقت مساجلات المقارنات الحديثة بوقت طويل. وطرحت نقاشات جوهرية حول "الأصالة" و "السبق" والقيم الجمالية الذاتية. تتناول الدراسة الحالية التناقض التاريخي الذي قاد هذه الممارسة النقدية للبقاء غائبة عن النقاشات الأدبية الكبرى المؤسسة للنقد المقارن الغربي، وتحديدًا عن أزمة الأدب المقارن الأمريكي والتي كان الناقد (رينيه ويلك) من أوائل النقاد الذين حددوا أعراضها عام 1958، كما أنها غائبة عن دعوة الناقدة الأمريكية ذات الأصول الهندية (غياتري شاكرافورتى سبيفاك) والتي أطلقتها عام 2003 إلى إعادة تأسيس التخصص – مبينة أن هذا الصمت يشكل في أحد جوانبه نتاجاً لتهميش معرفي ساهم في تأسيسه المقارنين العرب أنفسهم أثناء دراستهم في الجامعات الغربية. تدعو الدراسة في الختام إلى إعادة قراءة نقدية للموازنة بوصفها منهجاً له القدرة على إثراء الدراسات المقارنة التي تتصف عادة بكونها عالمية.

الكلمات المفتاحية : الأدب المقارن – النقد العربي القديم – المقارنة العربية، الموازنة، المدرسة الأمريكية في الأدب المقارن، الحوار الثقافي

Introduction

La critique arabe classique a pratiqué pendant des siècles une forme systématique de mise en parallèle entre deux textes ou deux poètes. Plusieurs livres portent comme titre le mot « al-muwazana », ce terme est dérivé de verbe (وازن) qui désigne le fait d'évaluer ou de comparer. Le mot Muwazana se n'affiche pas dans le dictionnaire arabe classique comme

« Lisan al-Arab (langue des Arabes- 1311) » ainsi que dans un dictionnaire moderne comme « Al Mu'jam al-Wasit- 2004 »¹. Ce que nous affirme que la langue arabe garde, sur sept siècles, la même valeur sémantique qui désigne l'idée de mise en balance équitable entre deux entités, ce qui nous affirme la valeur de cette pratique fondatrice de toute démarche comparatiste. Pourtant la muwazana reste absente dans les débats fondateurs du comparatisme occidental. Cette absence était, en partie le produit d'un silence entretenu par les critiques et les intellectuels arabes, surtout ceux qui entamaient des relations directes ou indirectes avec les milieux académiques ou intellectuels occidentaux. Nous pouvons aussi ajouter une autre raison pour cette absence ou même la mise à l'écart de cette pratique littéraire. Cette raison est l'ignorance des comparatistes occidentaux de tout ce qui est hors leurs territoires.

Le chercheur algérien, Tayeb Bouderbala, écrit en 2022 un article analysant la situation du comparatisme en Algérie. Il remarque que l'enseignement de la littérature comparée s'est voulu « généralement prolongement de la conception française traditionnelle [...] qui évacue

toutes références à la langue et la culture arabes »², tandis que Mounira Chatti, chercheuse égyptienne, note que Ferial J. Ghazoul souligne un paradoxe fondamental : « les Arabes ont toujours eu conscience de la littérature comparée »³, et que cette conscience n'a pourtant jamais été théorisée en dialogue avec le comparatisme occidental.

Le fait qu'une civilisation qui a théorisé, dès le Xe siècle, l'évaluation comparative, al-muwazana, des textes littéraires sur la base de leur valeur esthétique intrinsèque, demeure absente des débats qui réclamaient, mille ans plus tard, ce type de démarche : voilà le paradoxe que cette étude propose d'examiner. Pour y arriver, nous proposons une double interrogation : pourquoi les critiques arabes ont-ils négligé ou minorisé la tradition de la muwazana dans leurs articles et leurs recherches en tant que comparatistes, pourtant ils sont formés ou/et étudiés dans les universités occidentales, profitant des bourses dès la fin du XIXe siècle ? Et quel en a été l'effet sur la réception de la pensée critique arabe au sein de l'école américaine de littérature comparée, notamment lors des grands moments de crise de 1958 et de 2003 ?

Nous nous proposons de revoir la mawazana, non comme un simple objet d'archive philologique, mais comme une méthode critique qui traitait des questions radicales sur l'originalité de la création littéraire et la valeur esthétique de cette création bien avant les débats comparatistes modernes. En se tournant vers les modèles français puis américains, les comparatistes arabes ont, sans

nécessairement vouloir, contribué à effacer ce patrimoine du champ comparatiste mondial.

I/

Les premières manifestations de la muwazana apparaissent dans les marchés préislamiques et les tribunaux du mot (محاكم الكلام)⁴ de l'époque jahilite, où nous trouvons certains ajouts poétiques. Au cours du III^e et IV^e siècles de l'Hégire, cette pratique se systématisait et atteignait sa maturité théorique, comme le note le chercheur algérien Abbasa : « la littérature arabe a connu la muwazana depuis ses origines, et des ouvrages lui ont été consacrés ».⁵

La muwazana était l'un des outils critiques utilisés par un nombre considérable des critiques arabes. Ce qui nous arrive ce sont les ouvrages qui portent ce terme, muwazana, dont les plus célèbres sont deux livres considérés comme monuments fondateurs : le premier est, *al-Wasata bayna al-Mutanabbi wa-khusumih* du Qadi al-Jurjani (m. 392 h./1002 apr. J.-C.), où l'auteur tente de faire une médiation entre le grand poète Abbasside et ses détracteurs en proposant les arguments des deux parties sans parti pris. Le second livre est *al-Muwazana bayna shir abi Tammam wa-l-Buhturi* d'al-Amidi (m. 370 h./981 apr. J.-C.). L'écrivain procédait à une comparaison systématique entre deux poètes aux esthétiques radicalement opposées : Abu Tammam, figure de proue de *badīʿ* (البدیع) et de l'innovation stylistique, et de al-Buhturi, défenseur de la tradition classique et de la pureté stylistique.⁶ Al-Amidi confronte d'une façon systématique les procédés stylistiques, thème par thème,

image par image pour évaluer la qualité stylistique, l'originalité du procédé et la maîtrise de la langue chez chaque poète. Arrivant à formuler à la fin un jugement

comparatif motivé, ce qui souligne la présence d'une méthode remarquablement rigoureuse.

Notons l'importance de souligner la différence entre la *muwazana* de la *munazara* – le débat rhétorique-, pratique voisine relevant davantage de la disputation que de l'évaluation esthétique systématique. Comme l'observe Mounira Chatti en analysant la critique classique arabe, on parlait alors de

« parallèle- *muwazana* (موازنة), d'opposition – *muaradha* (معارضة), de vol – *sariqa* (سرقة), d'imitation – *taqlid* (تقليد) »⁷. Ce système critique complexe témoigne d'une conscience comparative élaborée bien avant que le terme

« littérature comparée » n'apparaisse dans les revues spécialisées européennes.

Nous nous demandons si nous pouvons considérer la *muwazana* comme une esthétique comparée avant la lettre. Donc, nous soulignons que ce qui confère à cette tradition sa dimension comparatiste est la qualité de la démarche et les problèmes qu'elle soulève. Elle propose une réflexion sur la *asala* (الاصاله) – l'originalité poétique et sur le *sabq* (السبق) – la priorité dans l'usage d'une image ou d'un procédé-. Abbasa note que « la question de l'originalité n'a été formulée par la critique européenne moderne qu'à la fin du XIXe siècle, lors de la recherche de qui avait le premier employé un même style ou un

même sens entre deux poètes ».⁸ La *muwazana* avançait ainsi, dans un registre purement esthétique et évaluatif, des interrogations que le comparatisme occidental ne théoriserait que beaucoup plus tard.

Au cours de notre discussion sur les limites constitutives et la question de l'antériorité à propos de la naissance de la littérature comparée, il convient de nuancer une tentation répétitive dans la critique arabe

contemporaine : celle qui consiste à revendiquer une priorité absolue dans la fondation de la littérature comparée comme discipline. Al-Khazraji lui-même met en garde contre cet excès en rappelant que « les débuts sont une chose, et la théorie stabilisée dans la pensée et la méthode en est une autre ».⁹ De même, Abbasa souligne la limite caractéristique de la muwazana : si les Arabes anciens avaient entendu leurs muwazanat aux échanges qu'ils avaient avec les autres cultures, ils auraient été les premiers à franchir le seuil de la littérature comparée.¹⁰ Donc, cet article ne se présente pas comme preuve d'une supériorité chronologique, mais comme exemple critique autonome dont l'absence dans le dialogue comparatiste international constitue une perte épistémique mesurable. Nous voulons aborder dans les pages suivantes le silence des comparatistes arabes pour savoir si leur silence était une assimilation ou était une mise à l'écart ?

II/

Nous présentons comme exemple le cas de Mohammed Ghunaymi Hilal dans son intégration dans le paradigme français. Les universitaires arabes sont entrés dans le champ institutionnel du comparatisme mondial autour de

la deuxième moitié du XXe siècle. L'intégration de ces universitaires passent par les universités françaises. Le produit de cette intégration était le livre de Hilal intitulé *al-Adab al-muqaran* (1953) qui devient, pour plus de deux décennies, la référence canonique dans les universités arabes.¹¹

Or ce livre est davantage une transposition du modèle français qu'une réflexion originale sur les rapports de la tradition critique arabe. Allush a caractérisé l'ouvrage de Hilal comme « un modèle unique de

transplantation des idées occidentales vers l'Orient, car Ghunaymi n'y a rien développé, se bornant à ressasser la leçon française du comparatisme ».¹² Abbasa confirme ce diagnostic : Hilal « a effacé de ses études jusqu'aux travaux de ses prédécesseurs arabes » et « reproduisait littéralement ce que contenaient les livres de Van Tieghem, Crré et Guyard ».¹³ Le jugement nuance s'impose cependant : le même Abbasa reconnaît que « c'est à Muhammad Ghunaymi Hilal que revient le mérite d'avoir fondé la théorie de la littérature comparée chez les Arabes ».¹⁴

Il est significatif que, lorsque Hilal définit la littérature comparée comme

« l'étude de la littérature nationale dans ses relations historiques avec d'autres littératures en dehors du domaine de sa langue nationale »,¹⁵ il adopte sans distance le cadre épistémologique de Van Tieghem –cadre qui structurellement ne dispose d'aucune catégorie pour accueillir une tradition critique intralinguistique comme la

muwazana. Le paradigme adopté rendait la tradition arabe invisible non par mauvaise foi, mais par construction théorique.

Ce constat ne se limite pas au seul cas de Hilal. L'analyse de Bouderbala sur la situation algérienne révèle que l'université d'Alger, après l'indépendance, a maintenu l'enseignement de la littérature comparée dans

« le fil de l'enseignement de cette discipline en France », ¹⁶ si bien que les manuels de base étaient ceux de Van Tieghem et de Guyard, traduits en arabe, sans que la *muwazana* y trouve jamais sa place. De même, en Egypte, selon Mounira Chatti, Muhammad Ghunaymi Hilal- pourtant formé à la fois à al-Azhar et à la Sorbonne- publie en 1953 un ouvrage

« inspiré de la Littérature comparée de Paul Van Tieghem qui fut traduit en arabe en 1948 », ¹⁷ perpétuant ainsi la dépendance méthodologique.

Ce phénomène peut être analysé comme une mise à l'écart épistémique : le fait, pour un intellectuel issu d'une culture non occidentale, de ne pas mobiliser les ressources critiques de sa propre tradition dans un contexte académique qui ne les valorise pas. Abbud l'a exprimé clairement : le comparatisme arabe s'est développé dans une posture de réception et d'assimilation plutôt que dans une posture de contribution et de proposition. ¹⁸

Mais nous ne pouvons pas se rappeler de cette période comme un monolithique silence. Soulignons qu'il existait des avis qui ont essayé de désigner et de

réhabiliter la tradition classique arabe dans le cadre comparatiste. Izz al-Din al-Manasira a proposé le concept de *muthaqafa* (المثاقفة) qui veut dire échange culturel mutuellement transformateur- comme cadre alternatif¹⁹. Al-Khazraji a forgé le terme de *comparatistique arabe* (المقارناتية العربية)²⁰ pour désigner une pratique critique fondée sur des outils endogènes comme la *muwazana* et la *muqabala* ni copié du modèle occidental, ni discipline théorisée à l'européenne, mais pratique critique vivante.

Mais ces tentatives sont restées minoritaires et n'ont pas été traduites dans les espaces académiques anglophones ou francophones. Il est significatif que la Revue de Littérature Comparée, fondée en 1921, ait intégré dès sa première livraison une section « Influences orientales » - mais celle-ci concernait la Chine, l'Inde et le Japon, jamais le patrimoine critique arabe.²¹ Ce silence bibliographique inaugural est lui-même une forme de mise à l'écart structurelle.

III/

Si nous traitons la question de l'école américaine, nous devons aborder la crise de 1958 et la position de René Wellek et la demande d'une esthétique comparée. Dans cette date, lors du deuxième Congrès de l'Association internationale de littérature comparée à Chapel Hill, Wellek prononce sa célèbre conférence « The Crisis of Comparative Literature ». Sa critique vise le positivisme de l'école française, son obsession des contacts documentés et son incapacité à s'intéresser à la valeur esthétique intrinsèque des œuvres. Il reproche à l'école française que « la conception même d'une cause en

littérature est singulièrement non-critique : personne n'a jamais pu démontrer qu'une œuvre d'art ait été causée par une autre », ²² et que le tout est vicié par « un nationalisme étroit : un calcul de crédit et de débit en matière d'esprit ».

La proposition de Wellek se résume par la réclamation d'un comparatisme fondé sur la littérature et valeur esthétique intrinsèque des œuvres indépendamment des filiations historiques prouvées. ²³ Or cette posture – évaluer des textes sur la base de leur qualité littéraire intrinsèque – est

précisément ce que pratiquait la muwazana depuis al-Amidi. La conférence de Wellek s'engage ainsi, sans le savoir, sur un terrain que la critique arabe classique avait balisé des siècles auparavant. Nous présentons une autre figure centrale de l'école américaine, Henry Remak, qui définissait de son côté la littérature comparée comme « l'étude de la littérature au-delà des frontières d'un pays particulier » ²⁴ - ce qui, là encore, n'offrait aucune catégorie pour accueillir la muwazana.

Si féconde qu'elle fut pour le comparatisme américain, la rupture de 1958 reste une rupture intérieure au paradigme occidental. Portée en gade partie par des frontières nationalistes françaises, mais sans élargir véritablement son horizon aux traditions critiques du monde non occidental. Il s'agit là d'un eurocentrisme structurel, au sens où il n'est pas le produit d'une volonté d'exclusion délibérée, mais d'une incapacité institutionnelle à percevoir d'autres traditions comme des interlocuteurs théoriques légitimes.

La muwazana aurait pu apporter un précédent non occidental à la proposition de Wellek : voici une tradition qui, depuis le Xe siècle, comparait les œuvres de base de leur valeur esthétique intrinsèque, sans prétendre établir des liens de causalité historique. L'absence d'interlocuteurs arabes pour porter cet argument dans les congrès de l' AILC a rendu cette convergence potentielle invisible.

Gayatri Chakravorty Spivak- théoricienne d'origine indienne formée aux Etats-Unis- publie *Death of a Discipline* (2003), ouvrage issu des Wellek Library Lecture à l'Université de Californie, Irvine, après un demi-siècle après Wellek. Dans la recension de l'ouvrage, Matt Waggoner note que « le titre insinue un requiem, alors que l'on y trouve plutôt quelque chose

comme un manifeste pour une nouvelle littérature comparée ». ²⁵ Spivak y interroge comment protéger « la multiplicité des langues et des littératures à l'université » à l'ère de la mondialisation, ²⁶ et appelle à un comparatisme

« planétaire » attentif aux littératures marginalisées.

Or là encore, la muwazana est absente du tableau. Et le paradoxe est d'autant plus saisissant que Spivak partique elle-même des lectures de textes en arabe et en bengali dans l'ouvrage- voici donc une théoricienne qui lit en arabe, réclame un comparatisme ouvert aux littératures marginalisées, et ignore pourtant l'existence de la muwazana comme précédent méthodologique non occidental. Ce n'est pas une faute individuelle : c'est la

mesure exacte du vide laissé par l'absence d'interlocuteurs arabes capables de porter cet héritage dans les arènes du comparatisme mondial.²⁷

Un fait mérite d'être relevé. Les études arabes sur le comparatisme, telles qu'elles se sont développées en Egypte depuis les années 1980, ont largement intégré les débats issus des postcolonial studies – Said, Spivak, Judith Butler. « Les postcolonial studies constituent un tournant décisif »,²⁸ note Mounira Chatti. Soit, mais dans ces mêmes travaux la muwazana est absente. On cite Spivak pour réclamer l'ouverture à l'autre : on ne voit pas que cette ouverture existait déjà, formulée autrement, dans

sa propre tradition. C'est là une forme de silence que l'on pourrait qualifier de paradoxal : chercher ailleurs ce que l'on possède.

IV/

Réhabiliter la muwazana dans le champ comparatiste n'est pas un geste nostalgique. Ce n'est pas non plus une revendication de priorité entre civilisations. C'est autre chose : enrichir un comparatisme qui se dit universel en y intégrant une méthode qui a, à sa manière et dans son contexte résolu, des problèmes que l'Occident tente encore de formuler.

La traduction est ici le concept clé. Non pas la traduction des textes- cela on sait le faire. Mais la traduction des méthodes : rendre lisible, pour un lecteur contemporain formé aux débats comparatistes actuels, la logique interne de la muwazana, ses critères d'évaluation, la manière

dont elle articule le jugement esthétique individuel et l'autorité de la tradition critique. Ce travail de conceptualisation reste à ce jour, largement inachevé. C'est précisément ce à quoi cet article invite.

Al-Khazraji est, à notre connaissance, le premier à savoir systématisé le terme de comparatistique arabe (المقارنة العربية)²⁹ pour désigner une voie qui ne soit ni calque du modèle français ni réaction défensive contre lui. Abbasa en propose une définition claire : cette approche « étudie les similitudes et les différences, les phénomènes d'influence mutuelle, la diversité des goûts du lecteur, la traduction et l'esthétique du style, sans s'attarder dans l'histoire comme l'école française, ni exagérer dans la critique comme l'école américaine ».³⁰ Une voie du milieu, en somme ni imitation ni rejet.

Du côté algérien, Bouderbala observe que les jeunes chercheurs prennent leurs distances avec la tradition positiviste héritée de la colonisation. Ils cherchent, écrit-il à « s'inscrire dans une nouvelle dynamique comparatiste

ouverte aux nouveaux apports intellectuels ».³¹ La littérature de la marge, la mondialité, le dialogue des cultures –autant de directions qui dessinent un espace où la muwazana pourrait enfin trouver sa place, non comme vestige d'un passé révolu, mais comme méthode vivante encore à saisir.

Ce que nous réclamons ici n'est pas un renversement. Il ne s'agit pas de remplacer un canon par un autre, ni de redistribuer les places dans une hiérarchie qui resterait, au fond, inchangée. Il s'agit de quelque chose de plus simple

et de plus exigeant à la fois : rendre visible ce qui a été rendu invisible, comprendre pourquoi certaines traditions ont été écartées, et ouvrir un dialogue réel entre les héritages critiques du monde.

La muwazana n'est pas une pièce de musée. Elle n'attend pas qu'on l'admire – elle attend qu'on s'en serve. Intégrée aux débats comparatistes actuels, elle pourrait enrichir un champ qui se proclame universel mais dont les références demeurent, pour l'essentiel, européennes. Dès 1965, Charles Pellat le signalait au Congrès de la SFLGC (Société Française de Littérature Générale et Comparée) de Poitiers : « il ne serait certainement pas inutile de mesurer exactement la part des arabophones dans l'élaboration de la culture occidentale ».³² Soixante ans ont passé. L'invitation reste sans suite.

Conclusion

La muwazana incarne le paradoxe d'un patrimoine à la fois riche et inutilisé : riche par la profondeur de ses intuitions esthétiques, la rigueur de son protocole critique et l'antériorités de ses interrogations sur l'originalité et la valeur littéraire ; inutilisé parce que les conditions historiques – la colonisation, la formation des élites dans les universités occidentales, l'asymétrie des échanges intellectuels mondiaux- ont produit

une configuration dans laquelle les intellectuels arabes eux-mêmes ont renoncé, souvent inconsciemment, à la valoriser comme contribution au comparatisme universel.

Les deux grandes crises du comparatisme américain – celle de Wellek en 1958 et celle de Spivak en 2003-

auraient pu être informées par la tradition de la muwazana. La première cherchait un comparatisme fondé sur la valeur esthétique plutôt que sur la causalité historique : la seconde appelait à un comparatisme planétaire non occidental que l'absence d'interlocuteurs arabes dans ces débats a maintenu invisible.

L'enjeu, aujourd'hui, est de construire le pont qui n'a pas été construit : non pas pour inverser les hiérarchies, mais pour les complexifier ; non pas pour affirmer une supériorité de la tradition arabe, mais pour reconnaître que la pensée comparatiste n'a pas une seule généalogie, et que les impasses actuelles du comparatisme mondial gagneraient à être confrontées à des expériences critiques que l'Occident n'a pas seul générées. La muwazana, dans cette perspective, n'attend pas une reconnaissance ; elle attend une relecture.

Plusieurs pistes de recherche restent ouvertes. La première concerne la traduction ; non pas la traduction des textes arabes vers les langues occidentales- travail en cours depuis des décennies-, mais la traduction des méthodes critiques arabes, et en particulier de la muwazana, de manière à la rendre accessible et opératoire pour les chercheurs qui ignorent le patrimoine critique arabe. La deuxième piste touche à l'histoire disciplinaire : une étude systématique des programmes universitaires arabes depuis les années 1950 permettrait de mesurer avec précision à quel moment et dans quelles conditions la muwazana a disparu des cursus de littérature comparée. La troisième, enfin, est peut-être la plus ambitieuse : engager un dialogue direct entre la

muwazana et les théories comparatistes actuelles – les études postcoloniales, la littérature-monde, l'éco critique- pour vérifier si cette méthode classique offre des ressources encore opératoires face aux enjeux du comparatisme du XXI^e siècle.

1. Le terme muwāzana est le nom d'action du verbe wāzana (وازن), forme fa'ala impliquant structurellement une action réciproque entre deux termes. Ibn Manzūr atteste cette acception dès le XIV^e siècle : « wāzantu bayna al-shay'ayn muwāzanatan wa- wizānan » (ابن منظور، Lisān al-‘Arab [*Langue des Arabes*], entrée « w-z-n », éd. Dār Ṣādir, Beyrouth, vol. 13). Le Mu‘jam al-Wasīṭ *confirme au XX^e siècle le même sens* المعجم الوسيط، مجمع اللغة العربية، القاهرة، ط 4). « : 4. » hādhāhu [...] qābalahu [...] wa-‘ādala sāwā « (العربية، القاهرة، ط 1029، ص 2004

2. Tayeb BOUDERBALA, « La littérature comparée en Algérie », in *Revue de Littérature Comparée*, n° 3, 2022, p. 299.

3. Ferial J. GHAZOUL, « Comparative literature in the Arab World », in *Comparative Critical Studies : Comparative Literature at a Crossroads ?*, ed. Robert Weninger, Edinburg University Press, 2006, p.113, citée dans Mounira CHATTI, « Littérature comparée en Egypte : histoire et perspectives », in *Revue de Littérature Comparée*, n° 2, 2017, p.218.

4. Voir Muhammad ABBASA, « al-Madrasa al-Arabiyya fi al-adab al-muqaran », in *Hawliyyat al-Turath*, n° 17, université de Mostaganem, Algérie, 2017, p.9 (notre traduction)

5. Ibid.

6. Al-Amidi, *al-Muwazana bayna shir Abi Tammam wa-l-Buhturi*, ed. Ahmed Saqr, Dar al-Maarif, Le Caire, 1944 ; al-Jurjani, *al-Wasata bayna al-Mutanabbi wa-khusumih*, ed.

Muhammad Abu al-Fadl Ibrahim, Dar Ihya al-Kutub al-Arabiyya. Le Caire, 1966.

7. Chatti, op.cit., p. 220.

8. Abbasa, op.cit., p.9 (notre traduction)

9. Hadi Razzaq AL-KHAZRAJI, al-Muqaraniyya al-Arabiyya :al-ittijahaat wa-l-tatbiq, Université de Kufa, Irak. P.33-34

10. Abbasa, op.cit., p.9, note 9 (notre traduction)

11. Muhammad Ghunaymi HILAL, *al-Adab al-muqaran*, Dar al-awda, Beyrouth, 3^e ed., 1987. Sur le rôle fondateur de cet ouvrage, voir Abbasa, op.cit., p. 15-16 ; et Chatti, op.cit., p.225.

12. Said ALLUSH, Madaris al-adab al-muqaran, al-Markaz al-Thaqafi al-Arabi, Casablanca/Beyrouth, 1987, p. 167 (notre traduction).

13. Abbasa, op.cit., p. 16 (notre traduction).

14. Ibid., p. 16.

15. Hilal, op.cit., p. 83 (notre traduction).

16. Bouderbala, op.cit., p.299.

17. Chatti, op.cit., p. 225.

18. Abde AABUD, al-Adab al-muqaran : mushkilat wa-afaq, Manshurat Ittihad al-kuttab al-Arab, Damas, 1999, p.9.

19. Izz al-Din AL-MANASIRA, al-Muthaqafa wa-l-naqd al-muqaran, Dar al-Awda, Beyrouth, 3^e ed., 1987, p. 122.

20. AL-KHAZRAJI, op.cit., p. 17-19 et p. 121-124. Le terme al-muqaraniyya al-arabiyya désigne, selon l'auteur, la comparatistique arabe dans sa spécificité propre- ni calqué du modèle occidental, ni discipline théorisée à l'européenne, mais pratique critique vivante fondée sur des outils endogènes comme la muwazana et la muqabala. Le suffixe-iyya (équivalent fonctionnel du suffixe français- istique) signale une pratique ou un champ d'activité plutôt qu'une science constituée. Le mot « comparatistique » est utilisé dans cette étude à titre de

néologisme. Il traduit le terme arabe « al-Muqāraniyya » (المقارنة), créé par AL-KHAZRAJI.

21. Yvan DANIEL, « Premières influences orientales dans la Revue de littérature comparée (1921-1925) », Revue de Littérature Comparée, n° 2, 2021, p. 227-237.

22. René WELLEK, « The name and Nature or comparative literature », in Discriminations, Yale University Press, New Haven, 1970, p. 4 (notre traduction).

23. René WELLEK, « The Crisis of Comparative Literature » (1958), in Concepts of Criticism, Yale University Press, New Haven, 1963, p. 282-295.

24. Henry H.H. REMAK, « Comparative Literature, its Definition and Function », in Comparative Literature : Method and Perspective, ed. Newton Stallknecht et Horst Frenz, Southern Illinois University Press, Carbondale, 1961, p.3 (notre traduction).

25. Matt Waggoner, « Death of Discipline » recension critique de Gayatri Chakravorty SPIVAK, Death of a Discipline, The Wellek Library Lectures, Columbia University Press, New York, 2003, in The Journal for Cultural and Religious Theory, vol. 6, n° 2, Spring 2005, p. 130 : « The title insinuates a requiem, though one encounters instead something like a manifesto for a new comparative literature. » URL :

26. Gayatri Chakravorty SPIVAK, Death of a Discipline, The Wellek Library Lectures, Columbia University Press, New York, 2003, p. 1-16.

27. Waggoner, op.cit., p. 134 : « When techniques of cultural knowledge-production (such as comparison) predicate recognition of difference on the ability to systematize otherness within codes of intelligibility that are not themselves subject to

interrogation, knowledge of the other serves an ideological function. »

28. Chatti, op.cit., p. 228.

29. Al-Khazraji, op.cit., voir note 20.

30. Abbasa, op. cit., p.24 (notre traduction).

31. Bouderbala, op.cit., p. 311.

32. Charles PELLAT, cité dans Bouderbala, op.cit., p. 312 (reformulation d'après le texte original).

Bibliographie

Références arabes classiques

-Al-Amidi, al-Muwazana bayna shir Abi Tammam wa-l-Buhturi (La Balance entre la poésie d'Abū Tammām et celle d'al-Buḥturī), ed. Ahmad Saqr, Dar al-Maarif, Le Caire, 1944.

-Al-Jurjani, al-Wasata bayna al-Mutanbbi wa-khusumih (La Médiation entre al-Mutanabbī et ses détracteurs), ed. Muhammad Abu al-Fadl Ibrahim, Dar Ihya al-Kutub al-Arabiyya, Le Caire, 1966.

-Ibn Manzur, Lisan al-Arab, (La Langue des Arabes), Dar Sadir, Beyrouth, entrée w-z-n (vol. 13).

-Al-Mujam al-Wasit (Le Grand Dictionnaire de la langue arabe), 4e ed., Académie de la Langue Arabe, Le Caire, 2004.

Références arabes modernes

-ABBASA, Muhammad, « al-Madrassa al-Arabiyya fi al-adab al-muqaran » (L'École arabe en littérature comparée), Hawliyyat al-Turath, n° 17, Université de Mostaganem, Algérie, 2017.

-ABBUD, Abde, al-Adab al-muqaran : mushkilat wa-afaq (La Littérature comparée : problèmes et horizons), Manshurat Ittihad al-Kuttab al-Arab, Damas, 1999.

-ALLUSH, Said, Madaris al-adab al-muqaran (Les Écoles de littérature comparée), al-Markaz al-Thaqafi al-Arabi, Casablanca, Beyrouth, 1987.

- HILAL, Mohammad Ghunaymi, al-Adab al-muqaran (La Littérature comparée), Dar al-Awda, Beyrouth, 3e ed., 1987.
- AL-KHAZRAJI, Hadi Razzaq, al-Muqaraniyya al-Arabiyya : al-ittijahat wa-l-tatbiq (La Comparatistique arabe : orientations et applications), Dar al-Rafidyn, Beyrouth, 2019.
- AL-MANASIRA, Izz al-Din, al-Muthaqafa wa-l-naqd al-muqaran (Le Dialogue des cultures et la critique comparée), Dar al-Awda, Beyrouth, 1987.
- MAKKIY, al-Tahir Ahmed, fi al-adab al-muqaran : dirasat nazariyya wa-tatbiqiyya (En littérature comparée : études théoriques et appliquées), Dar al-Fikr al-Arabi, Le Caire, 4e ed., 1988.

Références occidentales et revues spécialisées

- Bouderbala, Tayeb, « La litterature comparee en Algerie », Revue de Litterature Comparee, n° 3, 2022, p. 295-312.
- Chatti, Mounira, « Litterature comparee en Egypte : histoire et perspectives », Revue de Litterature Comparee, n° 2, 2017, p. 217-230.
- Damrosch, David, Melas, Natalie et Buthelezi, Mbongiseni (eds.), The Princeton Sourcebook in Comparative Literature, Princeton University Press, 2009.
- Daniel, Yvan, « Premieres influences orientales dans la Revue de litterature comparee (1921-1925) », Revue de Litterature Comparee, n° 2, 2021, p. 227-237.
- Ghazoul, Ferial J., « Comparative Literature in the Arab World », Comparative Critical Studies : Comparative Literature at a Crossroads ?, ed. Robert Weninger, Edinburg University Press, 2006, p. 113-124.
- Remak, Henry H. H., « Comparative Literature, its Definition and Function », in Comparative Literature : Method and

Perspective, ed. Newton Stallknecht et Horst Frenz, Southern Illinois University Press, Carbondale, 1961.

-Spivak, Gayatri Chakravorty, *Death of a Discipline*, The Wellek Library Lectures, Columbia University Press, New York, 2003.

-Van Tieghem, Paul, *La Litterature comparee*, Armand Colin, Paris, 4e ed., 1951.

-Waggoner, Matt, « Death of a Discipline », recension critique, *The Journal for Cultural and Religious Theory*, vol. 6, n° 2, Spring 2005, p. 130-141. URL : <http://www.jcrt.org/archives/06.2/waggoner.pdf>

-Wellek, Rene, « The Crisis of Comparative Literature » (1958), in *Concepts of Criticism*, Yale University Press, New Haven, 1963, p. 282-295.

-Wellek, Rene, « The Name and Nature of Comparative Literature », in *Discriminations*, Yale University Press, New Haven, 1970.